

Le billet doux

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5^{ème} étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçu de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin, je vous attendais ». La voix masculine, faible et chevrotante, accusait le poids des années et révélait un grand nombre de fêlures. La jeune femme en fut si intriguée qu'au lieu de reprendre la montée de l'escalier, elle tourna délicatement la poignée de la porte. « Entrez, entrez donc, n'ayez pas peur », poursuivit le mystérieux locataire, « je suis dans ma chambre, tout au bout du corridor ». La jeune docteur avança silencieusement dans le couloir. Il desservait de chaque côté un certain nombre de pièces dans lesquelles régnait une chaleur pesante bien qu'elles aient toutes leurs fenêtres et persiennes closes. Car ce jour-là ne ressemblait en rien à un banal jour de mai. Dès l'aube, le soleil avait mis une grande détermination à darder ses rayons brûlants sur la ville, la submergeant d'un tsunami de touffeur, anesthésiant d'heure en heure l'ensemble de la population. Les prévisionnistes météo avaient annoncé une canicule de plusieurs jours et avaient prévenu que les températures nocturnes ne descendraient pratiquement pas. Les organismes allaient être mis à mal. La radio locale ne tarissait pas de conseils afin que chacun se prémunisse contre les insulations, coups de chaud, déshydratations et autres conséquences possiblement dramatiques du phénomène. C'était d'ailleurs ces températures exceptionnelles pour la saison qui avaient engendré l'appel téléphonique de Monsieur Géraud au cabinet médical de Mathilde. Il habitait à cette même adresse, mais au cinquième étage, et souffrait d'insuffisance respiratoire chronique. La raison dictait au médecin de rejoindre immédiatement son malade qui devait l'attendre avec impatience. Mais sa curiosité guidait ses pas jusqu'à cet homme dont la voix sortie d'outre-tombe l'avait interpellée. Elle arriva enfin au seuil de la chambre, se statua face au gisant affaissé dans le fauteuil, laissa tomber au sol sa trousse médicale. Elle tendit le cou, scruta la pénombre et découvrit un homme vieux, maigre et ratatiné, le teint cireux, les yeux clos, les joues creuses, les lèvres inexistantes... De sa bouche entrouverte s'échappait un chuintement irrégulier qui accompagnait le vrombissement routinier du ventilateur. L'obscurité de la pièce et l'atmosphère étouffante qui y régnait renforcèrent l'impression désagréable que ressentit soudain Mathilde d'être aux portes de l'Enfer. Attristée, elle s'approcha du spectre et s'accroupit à ses côtés afin de l'observer minutieusement. Elle s'empara d'un mouchoir en papier qui traînait dans le fond de

sa poche et entreprit d'essuyer le front moite du vieillard. Les battements démesurés de son cœur le prouvaient : elle venait de croiser la mort ! Elle allait secouer doucement le bras du vieux bonhomme quand celui-ci ouvrit grand les yeux. Pétillants, malicieux, ils ranimèrent instantanément le visage.

- Qu'est-ce que vous faites, s'offusqua-t-il ? Vous vous prenez pour mon aide soignante ?
- Aide-soignante ? Non, je ne saurais pas accomplir cette tâche. Je suis seulement médecin, sourit-elle.

Puis elle lui tendit sa main.

- Mathilde Herville, enchantée, Monsieur.

Le visage se referma, les sourcils se froncèrent.

- Honoré. Monsieur Honoré... Mais vous n'êtes pas celle que j'attendais. Il y a méprise. Je n'ai que faire d'un docteur !
- Je sais que vous ne m'avez pas appelée. C'est votre voisin du dessus qui l'a fait. Je me suis trompée d'étage. Mais je peux peut-être...
- Vous pouvez quoi ? Me soigner ? Me remettre d'aplomb ? Me rendre mes vingt ans ?

Mathilde se tut. Elle examina une fois encore la statue de cire décharnée et blafarde aux lèvres pincées, aux joues exsangues, au front plissé, au souffle court, qui paraissait tellement perdue au milieu des oreilles blancs qui lui calaient le dos.

- Non, finit-elle par murmurer, je ne peux pas faire ça mais je peux peut-être vous rendre quelque menu service avant de repartir.

Il hésita longuement la détaillant de pied en cape de son regard bleu acier. Puis il prit une large inspiration et demanda tout net :

- Vous pratiquez le russe ?
- Si je... Ah ça non, répliqua-t-elle éberluée.

- Alors c'est réglé. Vous ne pouvez rien faire pour moi. D'ailleurs j'attends Natalia, une jeune professeure de russe. J'ai une mission pour elle.

Il jeta un coup d'œil au réveil posé sur la table de nuit.

- Elle est vraiment très en retard. J'ai bien peur qu'elle ne vienne pas ! Maugréa-t-il en passant ses mains sur son visage.
- Voulez-vous qu'on l'appelle ? Questionna Mathilde particulièrement désireuse de rendre service au vieil homme.
- Je n'ai pas son numéro de téléphone. C'est une amie de la petite-fille de mon aide-ménagère. Et c'est cette dernière qui a organisé ce rendez-vous.

Il fouilla la poche de son pyjama avec fébrilité, en sortit un morceau de papier soigneusement plié en quatre mais qui semblait aussi fatigué et fragile qu'il l'était lui-même. Il le posa sur ses genoux et le caressa doucement.

- Je ne saurai jamais ce qui est écrit là-dessus ! Je ne résoudrai jamais l'énigme la plus cruciale de mon existence. Peut-être est-ce mieux ainsi... De toute façon, après soixante ans et quatre mois, il y a prescription !

Mathilde réfléchissait à toute allure.

- Attendez, articula-t-elle, vous souhaitez traduire un message, c'est ça, un message rédigé en langue russe ?

Le vieillard hocha la tête.

- Rien de plus simple ! Et nul besoin de cette Natalia. Il suffit d'aller sur internet. Il existe des sites traducteurs complètement gratuits. On tape le texte en russe et...
- Ah oui ? Et à qui je peux demander de faire ça pour moi ? Cette missive est un billet doux. Un pan de ma vie privée. De mon intimité. Je ne veux pas le dévoiler à mes proches. Cette Natalia... On ne se connaissait pas... Je la payais pour un travail et ni vi ni connu... Pas de jugement ! Pas d'émotion !

La jeune femme soupira.

- Vous ne me connaissez pas non plus. J'ai franchi votre porte par le plus grand des hasards. Mais je n'ai pas non de temps à perdre . Monsieur Géraud m'attend et bien d'autres patients.

Elle tourna le dos à Honoré, rejoignit le corridor, se pencha vers sa valise.

- Docteur ? Ne partez pas, s'il vous plaît. Faites-moi plutôt passer le verre d'eau, là, sur la table roulante, près du ventilateur, sinon le dragon qui arrive à midi pour s'occuper de moi va m'asticoter !

Mathilde revint sur ses pas et s'exécuta sans piper mot. Le vieillard but longuement par petites rasades.

- Cette chaleur... Elle va m'avoir la peau ! Alors, avant de mourir, je voulais...

La phrase resta en suspens. Les mains fripées aux veines saillantes tremblotaient comme toujours ces derniers mois, et les yeux fixaient intensément le morceau de papier sur les genoux.

- Nadeshda a tracé ces quelques lignes à mon attention le 08 juillet 1945. Elle les a glissées dans ma poche de veste.

La voix, faible mais déterminée, s'égrenait au rythme d'une respiration difficile. Mathilde avait reposé le verre vide sur la table et, tétanisée, osait à peine respirer.

- Je débutais ce jour-là un périple inimaginable pour rentrer en France après trois longues années comme prisonnier de guerre dans sa ferme. Tout au long de la route, j'ai lu et relu ce billet. Enfin, je devrais dire, je l'ai vu et revu ! Car hélas, je ne lis pas le russe. Tout au long de cette route qui me ramenait vers les miens, vers ma femme Marie. Puis tout au long de cette autre route qu'on appelle la vie, je l'ai déplié et replié. Je l'ai caressé et embrassé. Je l'ai usé de mes regards enfiévrés. Je l'ai même appris par cœur ! Oui, je peux retracer de mémoire chacun des signes étranges, chacune des lettres énigmatiques. Mais jamais je ne les ai compris !

Honoré et Mathilde avaient aboli le temps. Il racontait. Elle était suspendue à ses lèvres. Mais il interrompit son récit pour reprendre son souffle. La jeune docteure s'engouffra dans ce silence :

- Dîtes-moi, cette Nadesdha... Vous vous êtes aimés, n'est-ce-pas ? Le contenu de cette lettre aurait pu modifier totalement le cours de vos vies ?
- En effet.... Maintes hypothèses m'ont rongé les sangs, m'ont torturé... Nuit et jour ! J'ai tout imaginé : des remerciements, des supplications, des aveux, des larmoiements. Me disait-elle son amour, son désespoir de me perdre, ou au contraire sa colère devant mon abandon. Souhaitait-elle que je reste, que je tire un trait sur ma famille française ? M'annonçait-elle qu'elle attendait un enfant de moi ? Ces suppositions perfides, mon silence coupable, ma lâcheté ont entaché mes relations avec Marie. Jamais je ne lui ai fait la moindre confiance, la moindre allusion à ma vie là-bas, et de son côté, elle ne m'a jamais questionné ! Mais je suis convaincu qu'elle se doutait de quelque chose, qu'elle savait... Et puis elle s'en est allée me laissant seul dans ce petit appartement.

Le vieil homme, les yeux embués de larmes, marqua une pause. Mathilde prit délicatement la main du grand-père dans la sienne. Elle peinait également à cacher son émotion.

- De toute façon, qu'aurais-je fait ? Quel choix aurait été le mien si Nadeshda me criait son amour dans ces quelques lignes ? Dans quel insupportable dilemme aurais-je été enfermé ? J'ai choisi de ne pas savoir...
- Mais aujourd'hui, Monsieur Honoré, vous pouvez savoir ! Vous devez savoir ! Ce que révèle ce billet ne peut plus bouleverser votre vie.
- C'est aussi ce que j'ai pensé quand j'ai fait appel à cette professeure. La vie s'échappe de mon corps ; mon dernier souffle n'est pas loin. Il est temps pour moi de connaître le contenu de cette missive. Désormais, qu'ai-je à craindre ?

Mathilde saisit avec délicatesse le pli posé sur les genoux squelettiques d'une main, son téléphone de l'autre. Elle laissa passer de longues secondes avant de déplier le morceau de papier d'une main tremblante. Elle le posa bien ouvert sur la table à roulettes et se mit à tapoter son portable. Puis elle fixa attentivement Honoré.

- Prêt ? Demanda-t-elle.

Mais soudain animé d'une force insoupçonnée, le vieillard bondit presque du fauteuil et s'empara avec vivacité du billet russe. Il le porta lentement à ses lèvres, y déposa un dernier baiser et le déchira avec frénésie sous le regard médusé de Mathilde. Il emprisonna entre son

pouce et son index gauche la multitude de petits morceaux. Il les présenta devant la grille du ventilateur et les libéra. Le billet russe s'envola dans toute la pièce en minuscules confettis qui garderaient à tout jamais le secret de Nadeshda.

- Mais enfin Monsieur Honoré ? Je ne comprends pas !
- C'est mieux ainsi, Madame, le savoir n'a d'intérêt que s'il nous permet d'agir. Or, quoi qu'il en soit, je ne peux plus rien faire ! Cette révélation arrive bien trop tard ! Et puis, j'ai encore aujourd'hui quelque chose à craindre : le poids du remords. Le remords est tellement plus lourd à porter que le regret !